

# Souvenir

Ma première rencontre avec Paul Dukas date de 1917. Directeur de la *Grande Revue*, j'allais lui demander d'en devenir le Critique musical. Il me reçut dans sa retraite discrète : un cabinet charmant, net, simple, correct à l'excès, tout à l'image de l'homme. Nul papier sur la table, aucun manuscrit sur le piano. Son accueil était gracieux ses façons courtoises. Parfois, sur une question, ses sourcils remontaient et, par instinct, le regard devenait sérieux, intérieur, éloigné comme certain portrait le montre ; puis les yeux s'éclairaient dans un éclat d'intelligence, d'ironie et de bonté. Sa conversation devenait un charme.

— Vous tombez mal, me répondit-il, je viens d'écrire des articles sur la musique dans une autre revue et j'abandonne, je n'ai plus rien à dire... notre action sur le public est trop médiocre !

Sur l'escalier, en ouvrant la porte à son familier qui arrivait, il ajouta : « D'ailleurs... une critique musicale est-elle bien nécessaire ? »

Ma seconde rencontre, plus longue et plus heureuse, eut lieu à l'époque des fameux concerts de danse donnés au Châtelet par Mme Trouhanowa.

Quatre chefs-d'œuvre : *Istar*, *La Tragédie de Salomé*, *Adélaïde*, *La Péri*.

Aux heures de travail ou de délassement, tout cédait à l'attrait de Paul Dukas.

« Combien durera *La Péri* ? me disait-il... Cela dépendra de l'atmos-

phère, de l'attention du public, de moi-même. Seize ou vingt-quatre minutes, suivant ma disposition personnel...

« Il n'y a qu'un secret pour conduire l'orchestre ; le bras droit levé, bien visible, battant les temps, nettement. Tout est dans la souplesse du poignet. D'ailleurs... pourquoi gesticuler ? »

Ma troisième visite eut lieu en 1914, au lendemain de ma nomination à l'Opéra.

Je revis le même charmant cabinet, transporté dans une autre retraite, de même atmosphère, de semblable tranquillité, sur de beaux jardins. Je faisais appel au savoir approfondi de Paul Dukas. Remettre à la scène les œuvres des grands maîtres du passé : Lulli, Rameau, Glück... Amateur passionné de ces éruditions, il se mit à les commenter, sans rien méconnaître, sans perdre sa facilité de pénétrer la valeur intime des ouvrages mais sans oublier l'esprit critique dont il ne pouvait se garder.

Il tirait successivement, l'une après l'autre, d'une bibliothèque basse, située derrière sa table, les partitions dont il m'entretenait ; il les feuilletait : « Celle-ci admirable... le livret impossible ! — Celle-là intéressante... Un seul acte. — Ceci : un chef-d'œuvre... quel artiste pourra le chanter ? — Cela... un tout petit orchestre... un clavecin... dans votre salle si grande ? La forme romantique... la mode est passée. Y a-t-il un succès certain ?... Votre tâche est bien ingrate ! »

Et du palier où il m'accompagnait, selon son habitude, alors que l'ombre du familier se glissait lentement de marche en marche : il s'écria : « D'ailleurs... est-il utile qu'il y ait un Opéra ? »

Ce « d'ailleurs » n'avait pas le caractère de dénigrement et de médisance du fameux « mais » lancé à la suite d'une appréciation flatteuse, et rendue célèbre par le vaudeville de Th. Barrière. C'était l'expression d'un doute éminemment élevé, qui encourageait à la plus grande recherche et qui devait servir de flambeau.

Dukas voyait et jugeait trop finement pour ne pas être enclin à la défiance et au scrupule. La supériorité de son caractère était une raison d'être toujours en doute. Cette inquiétude était une forme charmante de sa modestie. Aussi savant à bien faire qu'à blâmer, il restait critique à soi-même. Cette sorte de découragement nuisait à l'énergie de ses résolutions personnelles. Pendant plusieurs mois, il indiquait par le

menu le scénario d'un ballet, il en laissait deviner les motifs musicaux déjà conçus ou écrits. Froncé en me revoyant, au jour fixé pour la remise du manuscrit, il avouait « je l'ai brûlé ! ». « Je pense à une marche funèbre ! »

Cette incertitude, qui commandait son génie, apporta à son œuvre une qualité rare de distinction, une virtuosité d'écriture de la forme la plus traditionnelle, une extrême sensibilité que la science n'altérait pas, un art épuré par le dédain des grossiers artifices et qui, par dessus tout, restait intelligent au plus haut degré.

Chaque jour, dans le recueillement, des béquets de pure musique s'entassaient dans son tiroir. Le malheur voulait que l'inventeur considérât le lendemain comme mauvaise monnaie le métal précieux de la veille et qu'il cassât irréparablement cette infernale tirelire.

Au demeurant, le labeur incessant et varié qu'il donna toute sa vie ne fut pas exclusivement consacré à la composition. Il était égal à toute étude. Son zèle restait ardent à ses fonctions, son dévouement constant à ses élèves. Parfois, il me prévenait « je ne pourrai venir demain, je fais ma classe au Conservatoire ».

Cependant nous avions besoin de ses conseils. Quelques instants après le commencement de la répétition, nous le voyions arriver, avec un léger retard, d'un pas calme, lent, parfois interrompu, écoutant déjà du fond de la scène, longeant les tas de décors, se dissimulant près du foyer de réplique, s'asseyant à l'écart, fredonnant, battant la mesure. Puis il faisait au milieu de nous une irruption réservée et souriante, dès que son esprit essentiellement railleur lui imposait la crainte d'une méprise du public sur un geste ou un jeu de scène. Sa facilité était merveilleuse à manier l'ironie. Nulle préoccupation de bel esprit. Il voyait les endroits faibles, s'en expliquait librement, par saillie, sans jamais devenir censeur malveillant ou sourcilieux, restant loin de tout orgueil, de toute prétention dissimulée, de tout souci de vanité. Cette peur du ridicule qu'il professait autant pour lui que pour les autres ne faisait qu'augmenter une bonté naturelle. Attaché à ses amis, ses élèves, ses condisciples, ses confrères, il les défendait. Son âme était d'une éminence au-dessus de la rivalité.

J'ai eu la chance heureuse d'ajouter au répertoire de l'Opéra son œuvre maîtresse *Ariane et Barbe-Bleue*, dont M. Albert Carré avait donné la création à l'Opéra-Comique en l'entourant de tant de soins.

*La Péri* est certes l'œuvre dans laquelle Dukas a mis le plus de lui-même. Venue du premier jet, elle était alors particulièrement le reflet de son âme. Là est peut-être une des causes qui ont rendu difficile une réalisation chorégraphique conforme au sentiment de l'auteur. Comment exprimer pendant un temps aussi long la puissance amoureuse, dévorante de cette symphonie, avec l'alphabet de la saltation trop réduit pour cette expression. Comment relever ce défi qui est bien dans la nature de Paul Dukas, de régler un ballet où les danseurs doivent s'efforcer de ne pas danser ?

Mais *Ariane et Barbe-Bleue* est l'œuvre où la puissance de création de Paul Dukas s'est manifestée par méditation.

S'il simplifia le poème de Maeterlinck, le déforma peut-être (et j'eus entre les deux auteurs une explication à ce sujet), il le fit en créateur. La musique a dénudé le verbe, l'a absorbé, enrichi, de sorte que, comme par miracle, les paroles donnent à l'auditeur assidu l'impression d'une explication superflue, tant cette musique exalte la puissance de la poésie, assimile les thèmes aux sentiments, conserve même jusque dans la forme le symbole, impose une unité équivalente sinon supérieure, et de cet accord souverain fait naître une merveilleuse harmonie.

La satisfaction de Dukas a été grande de découvrir à l'Opéra, par le nombre des musiciens et les dimensions de la salle, l'épanouissement complet de son orchestration. J'ai trouvé une joie infinie dans mes efforts pour son contentement.

Je devais éprouver un douloureux regret quelques mois plus tard, aux représentations données par l'Opéra à Amsterdam où, par deux fois, des auditeurs de formation artistique et d'éducation musicales identiques, unanimement et sans discordance, écoutèrent, comprirent, acclamèrent *Ariane et Barbe-Bleue*. J'aurais souhaité que l'Auteur pût assister à ce succès incomparable.

L'émotion de tous les interprètes fût extrême ; ils chantèrent dans un sentiment profond de piété, tant leur tristesse était encore pesante du deuil qu'ils portaient de lui.

Tous ceux qui ont fréquenté Paul Dukas n'ont jamais séparé dans leur admiration l'homme de l'artiste. La qualité de son caractère était égale à celle de son art.